





# MILLE PERTUIS

LIVRE 1  
La sorcière sans nombril



Julia Thévenot

# MILLE PERTUIS

**LIVRE 1**

La sorcière sans nombril

GALLIMARD JEUNESSE

**GALLIMARD JEUNESSE**

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023

*Encyclopédie* © Éditions Larousse, 2023, pour les deux définitions citées page 175

*Pour Killian, qui a aimé Ortie dès qu'elle est apparue.*

*Pour Aylin, qui m'a montré le premier pertuis.*

*Pour Fleuron, qui s'est jetée dedans à pieds joints.*







## PROLOGUE

### *Premier souvenir*

Si, du haut de ses quinze ans, Ortie se penchait sur son enfance pour tenter de retracer le chemin à l'envers, celui qui l'avait menée à tout emmancher de travers, c'était là qu'elle se retrouvait : sur le sofa de Tante Viv, entre ses deux sœurs, brochette de petites filles noires dans le décor jauni d'un mercredi cosy.

– LE DESTIN, mes enfants! disait Tante Viv de sa voix de transistor. Le destin, c'est le chemin que tu parcours en allant vers le Nord.

*Dix ans plus tard, en contemplant cette scène qui tressautait dans sa mémoire, toute saturée de joie et d'intensité, Ortie souffla :*

*– C'est là! C'est là que tout a démarré.*

*Ce disant, elle éveilla la petite Ortie de cinq ans qu'elle portait toujours en elle.*

*– Évidemment que c'est là, répondit la petite d'une voix fluette, se penchant elle aussi sur le souvenir. C'est toujours chez Tante Viv que ça se passait.*

*Par « ça », elle entendait : les vraies choses de la vie, celles qui comptaient.*

À l'époque, il y avait trois lieux dans la vie d'Ortie : la maison pour dormir et jouer, l'école pour apprendre la vie normale, et le salon de Tante Viv pour apprendre la magie, assise sur le sofa en face de la vieille sorcière qui fumait cigare sur cigare.

Tante Viv était une Blanche usée, la peau flétrie mais les yeux vifs. Elle portait invariablement de longues robes tachées, bordées de dentelles, qui lui donnaient l'air encore plus abîmé qu'elle n'était.

*– Elle était belle comme un trésor, ajouta la petite Ortie, pour qui c'était important de le préciser.*

*– Elle était déjà bien déglinguée, rectifia l'Ortie de quinze ans, qui entretenait quelque amertume (oh, pas bien profonde) à l'endroit de sa Tante préférée.*

*Toutes deux planaient au-dessus du souvenir comme des voix off que l'on n'a pas invitées.*

La vieille se pencha pour fixer chacune des trois sœurs à leur tour, de la plus grande à la plus petite, leur plaçant son cigare sous le nez comme un troisième œil incandescent.

– Et le chemin du destin, vous entendez? Ah, ce chemin, il peut être long et tortueux, car on ne t'a pas fourni de boussole. Mais lorsque tu auras trouvé le Nord...

Elle faisait partie de ces personnages qui tournent en boucle dans les cœurs avec un ronron rassurant, longtemps après qu'on les a quittés. Ce qu'elle racontait sur le Nord était aussi familier que confus, et Ortie, qui adorait les histoires, l'écoutait attentivement.

Toutes les sorcières entendaient ce genre de choses dans l'enfance, pendant que les communs, de leur côté, étaient biberonnés aux mythes de la petite souris, du père Noël, du paradis. Impossible de s'y retrouver dans ce boxon sans passer par des images simplifiées; Ortie, quinze ans, le comprenait. Comment voulez-vous expliquer l'âme et le paradis à des mômes qui découvrent tout juste la mécanique des tartines grillées? Il faut bien commencer quelque part, puis préciser au fil des

années. Chez les petites sorcières, c'était pareil. Au lieu de leur expliquer qu'elles avaient dans leur chair un noyau de magie concentrée, lequel définissait leur identité, leur vie et même ce qui venait après, pour ne pas les effrayer, on leur inculquait un catéchisme épuré : on avait en soi un aimant qui pointait vers le Nord, il suffisait de se laisser guider par sa boussole intérieure pour accomplir son destin. Des tas de contes l'illustraient. Et ça n'allait pas plus loin. Ainsi, elles grandissaient sereinement, assurées que des forces invisibles avaient tout ordonné.

C'était un mensonge bien gentil. Les communs ne gardent pas rancune à leurs parents des mises en scène de Noël, et Ortie n'en voulait à personne des approximations de son enfance, et surtout pas à Tante Viv. Même si cela devait causer les catastrophes à venir.

– ... Lorsque tu auras trouvé le Nord et que tu regarderas derrière toi, ton destin sera là, sous tes pas.

– *Sous mes pas*, répéta Ortie, attrapant ses chevilles pour regarder sous ses pieds.

Elle avait les yeux pensifs et les pieds crasseux.

À sa gauche, Ronce (la plus petite des trois sœurs, pieds nus, museau sale) se tortilla sur le sofa pour attraper ses pieds elle aussi. Elle y trouva un gendarme écrasé, s'exclama : « Oh ! », et le mit à la bouche.

À sa droite, Épine (l'aînée, jolie, dix ans et demi) bâilla ostensiblement et commenta :

– Eh ben. On dirait que vos destins à toutes les deux sont constitués de vieux gazon et de gravier incarné.

– Moi je cours plus vite que le destin ! piailla Ronce. Mais je veux pas aller au nord ! Moi je veux aller au sud ! Parce qu'y a la plage !

Sur ce, elle partit trotter ailleurs, petons frais sur le carrelage jauni d'été.

– Reviens là ! Ah, celle-ci !! On n'a pas idée de m'en coller trois en même temps, aussi...

Épine et Ortie se tournèrent sur le sofa pour regarder la petite Ronce, presque quatre ans, se perdre dans le fatras de la

maisonnette. Il y avait partout des vases fendillés et, dedans, des liquides dangereux sur le point de déborder : venins, poisons, engrais puissants, sachets de sable et cristaux mystérieux. Les intérieurs de sorcière étaient rarement adaptés à la garde de jeunes enfants, mais à revoir celui-ci qui n'avait rien de rangé, Ortie pensa que c'était encore plus dangereux qu'ailleurs, et donc beaucoup mieux.

Tante Viv habitait une maison composée d'un seul grand salon dans lequel toutes ses affaires étaient rassemblées. Comme si elle avait peur de perdre à vie ce qu'elle perdait des yeux. (Peut-être que ça lui était déjà arrivé.)

Ronce avala à ce moment-là un très gros scorpion. Tante Viv fit une drôle de tête, avant de se lever pour refermer le bocal où grouillait toute la famille du scorpion gobé. Puis elle vint se rasseoir en grommelant, remonta ses lunettes, sourit aux deux grandes.

Elle dit quelque chose, peut-être une partie de l'après-midi passa-t-elle; le souvenir faisait des bonds.

Puis à un moment, le regard d'Ortie rencontra celui de la vieille, un regard pâle et bleu, tout mouillé au milieu de sa peau fanée. Tante Viv avait l'air triste.

– Tante Viv, t'es triste? demanda Ortie avec l'indélicatesse des enfants.

– Moi? Mais non, allons.

La petite sorcière réfléchit.

– T'es toute seule dans le bazar, fit-elle encore remarquer.

– Hé hé. C'est parce que c'est ici que mon Nord m'a menée, bébé.

– Ton Nord... mais n'importe quoi, siffla Épine.

Ce disant, l'aînée glissa du sofa pour s'allonger par terre, dans une posture de renoncement très préadolescente.

*Les deux Ortie, grande et petite, admiraient et redoutaient ces moments, et ressentaient, même dix ans plus tard, un petit looping dans l'estomac à revoir ça.*

Tante Viv se pencha vers Épine dans un nuage de fumée.

– Parfaitement, mon Nord, mademoiselle d’Alambrin. Et je suis mieux placée que toi pour comprendre mon propre destin.

– Pfff. Tu vis dans une maison merdique parce que t’es merdique, c’est tout. Tout le monde le sait.

– Ah oui ? murmura la vieille.

Elle lui arracha un cheveu.

– Aïe !

– *Merdique, merdique, souffla Viv, la vraie merde, c’est pour les épines et les tiques !*

Aussitôt, les trois choucas de l’entrée s’envolèrent de leur portemanteau et se mirent à fienter fougueusement sur le visage d’Épine.

– AAAH !!

La fillette se débattit avec rage puis s’immobilisa pour cacher son visage.

Les choucas, soudain, secouèrent leurs plumes du sortilège, clignèrent leurs yeux ronds dans toutes les directions et s’envolèrent vers la verrière. Lorsqu’ils furent repartis, Épine redressa le front. Elle tira de sa poche un mouchoir en tissu, y rassembla les fientes et ses larmes et, avec toute la dignité de ses dix ans et demi, déclara :

– J’ai assez fréquenté cette maison !

– *Elle était déjà très dramatique, commenta Ortie depuis le plafond du souvenir.*

– *Oui, confirma gravement le double qu’elle portait en elle, qui adorait le mot « dramatique » et espérait qu’on le mettrait plein de fois dans cette histoire.*

Les yeux brillants, Épine courut vers le miroir, cria : « Maman ! », et passa au travers pour rentrer chez elle, comme elle savait excellemment le faire. Première en tout, elle ne laissa même pas son reflet traîner derrière elle.

À la suite de cette déclaration et en raison de son caractère buté, ce fut la dernière fois qu’Épine parut devant Tante Viv,

ce qui permit à Ortie de profiter sans drames de l'apprentissage de Viv. Du moins jusqu'aux événements.

Car alors, Ortie reçut la leçon qui, en un sens, lui ferait rattraper des années plus tard son quota de drames non consommés.

*– Vivement! trépigna la petite Ortie en marge du conte, souhaitant déjà qu'il y ait du sang, des cris, des rivières de lave et des retrouvailles dans les larmes.*

*– Chut, répondit la grande Ortie, et l'image, dans le souvenir, se fit plus nette, plus intense. Écoute bien.*

– Tiens, ta sœur a oublié quelque chose.

Tante Viv désignait quelques larmes d'Épine tombées sur les poils du tapis. Tirant d'entre ses seins de petits ciseaux sculptés, elle découpa les poils mouillés et les glissa dans un tube.

– Tu vois ça? Ce sont les larmes de ta sœur.

Elle tendit le tube à Ortie.

– Tout ce qui vient de toi est au moins aussi fort que toi. Ne laisse jamais rien traîner.

La petite sorcière hocha gravement la tête.

– Les larmes, c'est important, dit Ortie en empochant le trésor.

(Elle le rangerait avec ses autres trésors, qui, à cette époque, comptaient davantage de Playmobil, de billes et de brindilles que d'ingrédients magiques.)

– Oui bichette, c'est important.

– Et le sang, ajouta Ortie diligemment. Maman dit : on peut tout faire avec le sang.

(Elle avait une petite fiole de son propre sang parmi ses trésors, car c'était très joli.)

– Oui, c'est comme les œufs en pâtisserie : le sang, c'est la base, Ortie.

– Et le Nord aussi.

– Le Nord, bien sûr. Ton Nord à toi.

Ce truc du Nord, pour l'instant, elle ne le comprenait pas. Juste que c'était important, qu'on l'avait en soi, peut-être sous les pieds? Et qu'il fallait le trouver, ne pas le perdre, etc.

*Voilà, tout était en place, songeait Ortie dix ans plus tard. À cet instant de sa petite vie, elle en savait, par un hasard épatant, juste assez pour commettre la plus monumentale erreur de sorcellerie, celle qui enclencherait tant de délicieux ennuis.*

*– Vivement! répéta la petite Ortie.*





# PARTIE I

## La sorcière qui avait perdu le Nord

*Enfance*

*Quand une sorcière tombe amoureuse  
d'un commun, elle perd le Nord;  
quand un commun tombe amoureux  
d'une sorcière, il se perd lui-même.*



# 1

## La clairière du Rat Ressuscité

Si l'on exceptait les mercredis passés dans le salon de Tante Viv à apprendre la magie et ses mystères, la vie d'Ortie se partageait entre la maison, où sa mère et ses sœurs prenaient avec elle le petit déjeuner, et l'école des communs, quelques rues plus haut. Allant de l'une à l'autre, Ortie mélangeait les deux mondes avec simplicité car, il est important de le préciser, elle menait alors une vie d'enfant presque ordinaire.

La maison, en vieille pierre de tuffeau, était fichée comme un balancier au milieu d'une rue qui montait vers la forêt d'un côté, et descendait vers la ville de l'autre; mis à part un air général de mauvais entretien, dans ce quartier plutôt cossu, elle ne déparait pas. À l'intérieur, il y avait bien quelques bizarreries magiques (cachées dans les bocaux et les greniers, prises dans le verni des escaliers ou celui du téléphone fixe ensorcelé), mais rien qui aurait sauté aux yeux d'un visiteur commun, et d'ailleurs, on n'en recevait pas.

On recevait surtout les Tantes, Cousines et Nièces (ce qui était une façon de dire « sorcières », même quand aucun lien du sang ne les unissait). Les Tantes, quand elles venaient, la subjuguèrent par leur allure et leurs métiers respectifs : devineuse, libraire, empoisonneuse, cheffe des ressources humaines, adjointe au Secret. Ortie finissait en tailleur dans un coin du

salon, les oreilles grandes ouvertes, se laissant bercer par les commérages sur une histoire d'amour ratée, puis par le ronronnement des incantations. Parfois l'une des Tantes faisait quelque chose comme s'asseoir dans un pentacle à la craie, ce qui était normal, ou coudre une Fleur d'Oubli à même sa peau, une chose inhabituelle mais sans doute normale aussi. Elle officiait alors avec un fil argenté qu'on aurait dit volé à la toile d'une araignée, ce qui était tout à fait merveilleux.

Tout paraissait à Ortie enchanteur et étranger : les atours du monde des adultes et ceux du monde des sorcières, sans distinction.

*C'est une peur tranquille de ne pas comprendre ce qui se joue exactement, songea l'Ortie de quinze ans qui regardait avec tendresse défiler les scènes aux couleurs de vieille VHS, la pellicule des souvenirs sautant dans un sens puis dans l'autre.*

Sa mère devait parfois la reprendre : on ne dit pas « sorcière » à l'école, on n'appelle pas « Tante » la boulangère ; chacune alors, la fille comme la mère, fronçait les sourcils de confusion et d'étonnement, comme si la règle aurait dû être sue avant. Et puis, Ortie trouvait que ne pas prononcer le mot « sorcières », c'était comme lui retirer l'usage du verbe « être », qui à contourner demandait des efforts colossaux.

Pour sa petite sœur, c'était facile ; dès le premier jour de crèche, Ronce avait mangé la main d'un bambin et bu une bouteille entière de shampooing : elle déclenchait tant de catastrophes qu'elle apprenait quotidiennement où se situait la limite entre les deux mondes, et, pour résumer, il lui fut vite interdit de quitter la maison, incapable qu'elle était de se comporter en société. Pour Ortie, c'était plus flottant.

Elle habitait Tours-Nord, un quartier incliné à 6 %, cela signifiait que tout dans sa vie était un peu en pente. Elle-même se sentait un peu en pente, sans pouvoir l'expliquer. Quand elle courait à toute vitesse vers la boulangerie située en contrebas, elle retenait son nombril avec le sentiment qu'il risquait

de s'ouvrir et de laisser sortir son cœur ou un oiseau, quelque chose comme ça.

À l'autre extrémité du balancier, qu'elle atteignait en danseuse sur son petit vélo, il y avait l'école. Elle y passait le reste de son temps, avec les communs. Ceux qui n'avaient dans leur salon rien de plus magique que le poste de télévision.

*– Il n'y a pas de plus grande magie que la télé, protesta la voix de la petite Ortie, pensant aux dessins animés, au Grand Canyon, aux pistolets.*

*– C'est vrai, c'est « magique », mais justement, tu confonds, murmura l'Ortie de quinze ans, la télé, c'est rien que de la science et de l'électricité.*

*En réponse il lui sembla que l'enfant dans son cœur émettait un « Ah, oui » faussement éclairé mais apaisé. Il est réconfortant de s'entendre avec soi-même.*

*Leurs voix off auraient pu interrompre la pellicule plus souvent, mais, doucement, la grande Ortie laissait la petite se rendormir, car on n'aime pas tant se faire interrompre par ses opinions de petite fille. Et puis, une seule voix, cela permet de mieux raconter. À mesure que le film avançait, la sienne se fondait dans la tonalité du conte.*

*Et, comme au cinéma, bientôt, elle se tairait tout à fait, pour laisser les images raconter.*

À l'école, Ortie dépensait ses récréations avec Corentin, un garçon brut et joufflu, peau crème vanille piquée d'éclats de cacahuète ; quand elle n'essayait pas de grignoter ses taches de rousseur, elle lui montrait des trucs.

– J'ai trouvé un rat.

– Où ça ?

Il la suivit dans les buissons où, ne craignant, à cet âge innocent, ni les seringues ni les attouchements, les surveillants les laissaient fureter tranquillement. Or il y avait dans les buissons ce jour-là, au milieu d'un espace bien dégagé, le cadavre tout frais d'un énorme rat.

– T'es cap de le toucher? demanda Corentin après une contemplation respectueuse.

Elle s'accroupit et le prit dans ses mains. Des fourmis lui chatouillèrent les doigts.

– Il est doux.

Le garçon s'approcha et, avec délicatesse, caressa le pelage.

– Ça colle, grimaça-t-il.

– C'est à cause du sang.

– Oui...

Il pensa au gros chat qui, certainement, avait ouvert le rat d'un coup de patte impitoyable.

– C'est dommage qu'il est mort, dit-il d'une petite voix.

Le rat fut examiné avec amour. Son museau minuscule et son ventre rond encore tiède, ses pattes fines si bien dessinées.

– On aurait pu l'adopter.

– On peut le dé-mourir, déclara soudain Ortie.

– Comment ça?

– Il faut de la salive. Attends.

Elle reposa le cadavre tout en expliquant :

– La salive sert à refermer les plaies. Démonstration.

(Sa mère disait toujours : « Démonstration. »)

Ortie tira de sa poche ses petits ciseaux en forme de grue et, d'un geste vif, se les planta dans le bras. Corentin sursauta comme le sang qui giclait, et ses yeux se remplirent de larmes dans l'instant.

– Pourquoi tu pleures? demanda Ortie.

Les larmes refluèrent.

– Ça te fait pas mal?

– Non.

Elle rangea les ciseaux puis bava copieusement sur ses doigts, avant d'appliquer la salive sur sa plaie. La peau se referma.

Corentin sentit son cœur gonfler de joie.

– Tu peux faire pareil avec le rat?

– Bah oui.

C'était complètement interdit, mais Ortie, justement, ne distinguait pas encore ce qui relevait ou non de la magie. Sous

les feux du regard de Corentin, elle entreprit de tartiner la plaie brouillonne qui ouvrait le rat, montrait le rose du dedans, attirait les coléoptères noirs et brillants.

La plaie béante, dans un frisson très lent, sembla se remplir de chair neuve... et se referma. Corentin cligna des yeux. Il restait une ligne de peau pâle de la chirurgie réalisée, qui ressemblait à celle qu'il avait lui-même sur la tête à l'endroit des agrafes (huit).

Ils s'accroupirent dans une immobilité absolue, attendant de voir si le rat allait bouger. Corentin sentait son cœur battre jusque dans ses yeux ; c'est à peine s'ils respiraient.

Soudain, le rat se dressa dans un sursaut, leur arrachant un cri. Il tourna sur lui-même et s'immobilisa, aux aguets, puis fila sur ses petites pattes. Il parcourut quarante centimètres avant de se raidir brusquement et de tomber sur le côté.

Corentin luttait avec trop d'émotions contradictoires.

– Il est remort ?! cria-t-il.

– Crotte, fit Ortie.

Elle envoya une pichenette à un gendarme curieux.

– Tu peux le refaire ? demanda Corentin.

– Non, ça marchera pas.

Les yeux de Corentin pulsaient à lui donner le tournis. Il attrapa soudain les doigts baveux d'Ortie et les fourra dans sa bouche. Après un hoquet, elle s'entortilla de rire.

– Qu'est-ce que tu fais ?!

Il les suçait soigneusement puis les lui rendit.

– Maintenant, je suis immortel.

– N'importe quoi !

Ortie se gondolait. Mais, à ce stade, il n'était pas clair lequel des deux avait le mieux compris le fonctionnement de la magie.

## 2

### Le papier au lait

Certaines Cousines n'allaient pas du tout à l'école des communs car les Tantes leur faisaient l'éducation à la maison, mais la mère d'Ortie trouvait que c'était « vraiment très à l'ancienne » et que l'arithmétique n'était pas en option. C'est pourquoi l'éducation magique d'Ortie était circonscrite aux mercredis. Après l'heure des dessins animés, sa mère la déposait chez Tante Viv. Ortie, ravie, l'avait pour elle seule désormais. C'était sa formatrice attitrée.

– Mettons, articula la vieille en coinçant son cigare entre ses dents, que tu dois soigner du sang malade.

Ce disant, elle tendit une pipette rouge à la petite.

– Qu'est-ce que tu peux faire ?

Ortie laissa son regard fureter tranquillement sur la table encombrée, puis choisit ses objets. Ciseaux, papier, bougie.

– Je mets le sang malade sur le papier, énonça-t-elle lentement, en vidant la pipette, et je crache sur le papier (elle cracha d'une façon presque polie), et je ferme le papier (elle posa la pipette pour procéder au pliage), et je brûle le papier à la bougie... et la maladie s'en va avec la fumée.

Elle laissa le papier brûler jusque sous ses doigts, le feu la chatouillant. Si elle n'avait pas la résistance extraordinaire de



sa petite sœur, la douleur n'était globalement pas un problème. Elle savait les endroits sensibles (le nombril); il ne fallait pas y toucher.

Elle leva les yeux vers Tante Viv.

Une colonne de cendres tomba du cigare sur la table. La vieille retira le mégot de ses lèvres pour l'observer un instant, puis le posa en équilibre sur le bord du bougeoir.

– Bien. Et si tu n'as que mon cigare, pas mon sang?

– Y a de la salive sur le cigare.

– Je le sais. Hé hé. Qu'est-ce que tu fais de cette salive, c'est ce que j'aimerais savoir.

– La salive est malade?

– La salive est triste. Déprimée. La salive va se pendre à la tringle à rideau.

Le regard de la fillette erra sur la table à la recherche d'une piste, hésita, s'arrêta sur le mouchoir brodé.

– Il faudrait plutôt des larmes, pour guérir la tristesse. Il faut que tu pleures, Tante Viv.

– Haha! J'ai pas pleuré depuis quarante-cinq ans, c'est pas aujourd'hui que ça arrivera.

Ortie ne savait jamais où s'arrêtait la leçon et où commençait le ronron de Tante Viv, et cette incertitude lui gardait au cœur une douce inquiétude à l'odeur de tabac fleuri.

– Bon, souffla la vieille en reprenant son cigare. Tu as de l'intuition, pour l'usage des fluides. Si tu savais écrire, on pourrait avancer...

Ortie tenait un cahier très désordonné dans lequel elle avait inscrit les mots les plus précieux qu'elle connaissait, et avec eux, le souvenir des premières leçons qui y étaient attachées :

*LE NOR    Nor    NOR*

*Le Nor    Le destin*

*Le Nor est dans moi*

*C'est la forse qui me guide et me donne la magie*

*Il faut pas perdre le Nor*

*Les larmes et le sang c'est comme les ceux des gâteaux*

*On s'an sert pour tou transformer*

*Les sorts, ça rime, tralalalim*

*Les vrès mots ça rime pas*

(Etc. Il y avait plus de fautes que cela.)

– Je sais écrire, dit-elle.

– Toi?! À la bonne heure. Tiens!

Tirant une plume de choucas d'entre ses seins et un carnet jauni de sa manche, elle postillonna :

– Écris quelque chose que tu aimes bien.

Plus habituée aux crayons à papier qu'aux plumes et encriers, Ortie, péniblement, bâtonna :

« C O R E N T I N ».

Tante Viv tourna la feuille lentement et laissa ses doigts ridés au coin du carnet, longtemps.

– « Corentin ». C'est un commun.

– C'est un garçon.

– Je vois bien!

Le cigare rougeoyait plus vivement.

– Garçon ou fille, un commun reste un commun.

Ortie attendit la suite, les yeux grands ouverts, cils frémissants.

Tante Viv observa son cigare pensivement, puis tapota son chapeau de cendre dans le cendrier.

– Quand une sorcière tombe amoureuse d'un commun, déclara-t-elle, elle perd le Nord. Quand un commun tombe amoureux d'une sorcière, il se perd lui-même.

– Comment on fait pour pas se perdre?

– Ça, ma bichette...

Une sorte d'immense respiration se fit entendre à travers le salon, qui tenait du courant d'air mais semblait venir d'en dedans. Ortie frissonna, et regarda autour pour en chercher l'origine. Rien n'avait changé dans le bazar ambiant.

Pourtant, Tante Viv, sans un mot, se leva pour entrer dans son placard (la seule porte dans toute la maison, hormis celle de l'entrée, et derrière laquelle elle cachait, probablement, les choses qu'elle ne voulait pas voir trop souvent). Elle resta longtemps, puis revint avec le visage tiré, les yeux flous, le bout de

cigare entièrement gris et les manches retroussées. Elle saisit le papier d'Ortie et, sur la table, la bouteille de lait.

– Bon, c'est un petit truc de rien du tout, je pensais que tu allais écrire «les bonbons», moi. Tu trempe le papier dans un bol de lait, démontra-t-elle, puis tu bois. La première gorgée aura exactement le goût de ce que tu as écrit sur le papier. Puis ça s'estompe progressivement, jusqu'au fond du bol...

Elle poussa le bol vers Ortie en la fixant drôlement. La fillette trempa son papier marqué du nom de Corentin, et but une lampée.

Ça avait le goût de ses joues vanille et éclats de cacahuète. Ortie écarquilla les yeux, reposa le bol avec un grand *clac*.

– C'est super.

– Tu le diras à ta mère.

– Pour Corentin ?

La vieille roula des yeux.

– Que je suis super.

Elle attrapa le mouchoir pour essuyer une goutte de lait qui s'était échappée sur la table. Ortie la regardait.

– Tante Viv ? Pourquoi tu es triste ?

– Cht ! Une sorcière ne pose pas de questions.

Elle disait ce truc quand elle était agacée, ou embarrassée.

Ortie but pensivement le reste de son lait. Le goût de Corentin était si doux, elle en avait plein les joues.

### 3

## La boussole

Toutes les récréations ne se déroulaient pas dans les buissons; nombre d'entre elles se passaient en cris et courses, toboggans et flaques d'eau. Mais dès qu'Ortie tirait Corentin par la manche vers le recoin secret du Rat Ressuscité, l'image passait en haute résolution, leur attention changeait de qualité; ils devenaient les acteurs de leurs propres souvenirs, montant d'indélébiles scènes de théâtre. Aucune de ces scènes, aucune jamais, ne fut oubliée.

Ce jour-là en particulier, où Ortie annonça doctement :

– Si tu écris avec ton sang, des choses se réalisent.

– Oui.

Il avait toutes les raisons de la croire, et plus que ça : une forte envie de le faire.

Au cœur de leur clairière secrète, Corentin sortit de son cartable le cahier sur lequel ils avaient la veille tracé des lignes de «p», arracha une page au milieu. Ils s'accroupirent autour du papier.

– On écrit quoi ?

Ortie n'avait pas réfléchi à la question. Elle chercha un instant et l'évidence la frappa.

– On écrit «Nord».

– Nord ?

– Oui. Comme le pôle Nord.

Corentin resta perplexe. Quitte à écrire un souhait, il aurait bien écrit autre chose ; par exemple, il rêvait d'être adopté par la maîtresse. Mais ne pouvant avouer une chose pareille, il resta silencieux.

– On écrit « Nord », précisa Ortie, parce que c'est là qu'on va.

– On va vers le Nord ?

– Oui. Toute sa vie, on est comme une boussole qui va vers le Nord. C'est comme ça.

Corentin sentit son cœur se remettre à battre dans ses yeux. Ortie était une source infinie de magie. Il ne connaissait pas le mot *boussole*, imagina un oiseau migrateur parfaitement rond et dodu, doux et bleu. La boussole va vers le Nord, toute sa vie, elle fuse à travers les plis du vent, évitant les bourrasques de la force de ses petites ailes, jusqu'au jour où enfin elle arrive au Nord. C'est blanc et beau ; toutes les autres boussoles l'accueillent de leurs pépiements. Et Corentin sait que parmi les oiselles douces, il y en a une qui l'attend plus impatiemment que les autres, et la certitude qu'elle est là suffit à le remplir d'un grand bonheur.

Ortie venait de croiser son regard. Elle avait les yeux aussi noirs et enivrants qu'il les avait bleus et dilués.

– Donne ta main, ordonna-t-elle.

Avec la pointe de ses ciseaux, Ortie entailla le doigt de Corentin, puis fit de même avec le sien.

– J'écris « n ».

– J'écris « o ».

– J'écris « r ».

– C'est bon.

Ils contemplèrent leurs lettres sanguines et tremblotantes. Corentin voulait très fort que le Nord se réalise, plus aucune confusion n'était possible.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– Maintenant, réfléchit Ortie, il faut...

Elle le fixa soudain.

– Il faut que tu le manges.

– Faut que je le mange ?

– Oui !

Elle avait serré les poings. Si Corentin mangeait son Nord, elle ne pourrait jamais le perdre, ce qui lui donnait une longueur d'avance sur le destin. Tout était clair.

*Dans le souvenir les vieilles couleurs s'intensifièrent à vous en faire friser la rétine.*

*– C'est là, chuchota la voix d'Ortie, qui tombait par-dessus les images en même temps qu'un peu de neige cathodique. C'est là que tout a vrillé.*

*Là qu'elle avait commis un impair de catégorie supérieure, qui lui pavait la voie vers de très sérieux problèmes.*

Corentin, tremblant de gravité, plia le papier en deux puis en quatre puis en huit puis en seize, puis, lorsque ses doigts maladroits ne purent plier davantage, le mit dans sa bouche et, ses yeux dans ceux d'Ortie, le mâcha avec la loyauté d'un chevalier de jadis.

Le résultat de ce sortilège fut immédiat. Quelque chose quitta Ortie, un noyau dont elle n'avait pas conscience jusque-là, qui remplissait son ventre et la tenait debout dans la vie.

Une force d'attraction agrippa Ortie au nombril, l'aspirant vers Corentin : elle perdit l'équilibre.



Elle se cassa la figure quelque temps, mais quand on est enfant, on s'habitue à tout, et l'équilibre, elle le retrouva très vite; elle s'habitua. Ortie se mit à ressentir son Nord jusque dans ses pores, la tirant vers Corentin à toute heure du jour et de la nuit, à travers la salle de classe et la ville. Elle savait toujours où il était, aurait pu marcher jusqu'à lui les yeux fermés. C'était en un sens rassurant de découvrir que l'enseignement de Tante Viv était si bien rattaché à la réalité.

Corentin, quant à lui, ne ressentait rien de bien particulier – à part le dévouement infini qu’il s’était lui-même tricoté pour Ortie.

Il apprit quelque temps plus tard ce qu’était une boussole, mais le mot ne perdit pas son pouvoir pour autant. Toute sa vie, les sons ronds et cuivrés de «boussole» lui évoqueraient une petite boule de plumes bleues, et l’étendue blanche du pôle où elle devait se rendre.

## 4

### Six ans

Il y a des anniversaires particuliers chez les sorcières : celui des trois ans, où l'on commence les métamorphoses (la plupart des gamines passent ensuite une semaine sous forme de chat à bondir derrière les rouges-gorges), celui des quinze ans, où l'on atteint sa majorité, et entre les deux, il y a tous les autres, qui sont importants aussi si l'on sait bien regarder.

Lorsque Ortie eut six ans, sa mère lui demanda qui elle voulait inviter pour son anniversaire. Ortie dit :

– Coentin.

On lui répondit que non, *parmi les sorcières* : qui voulait-elle inviter *parmi les sorcières* ?

– Ronce.

– Parfait, ma chérie, Ronce sera là, et Épine aussi. Vous ne voulez pas inviter des Cousines ?

Ortie, qui n'avait pas invité Épine à ce qu'elle sache, réfléchit aux Cousines. Il lui vint aussitôt une pagaille dans l'âme, qui l'épuisa. Elle pensa :

– On peut inviter Tante Viv et Tante Antigone ?

Tante Antigone était une copine de Maman qui n'avait pas d'enfants. Elle faisait un peu peur, mais pas vraiment.

Ainsi l'on fêta ses six ans comme on aurait fêté un samedi après-midi, avec du lait fraise et des gens que l'on voyait tout le temps.



Tante Viv, avec sa peau de roman de gare jauni, se fit belle pour Ortie, enfla des perles et un sourire guilleret. Son front semblait moins ridé, son regard presque ivre de cette sortie inopinée. (Elle ne quittait jamais sa bicoque.) Elle se présenta avec un gâteau glacé au sucre, offrit à Ortie une collection de petites fioles à accrocher à sa ceinture.

Tante Antigone débarqua avec ses dentelles noires, dit à Ortie :

– Tends la main, crapaud.

Et cracha dedans. Un têtard gris y poussa, laid et malhabile. Ortie partit l'installer dans un bocal d'eau et Ronce le mangea quelques minutes plus tard. (Ce n'était pas grave.) Sa mère et les Tantes se mirent à discuter et à incanter, Épine descendit faire son intéressante dix minutes, remonta en tapant des pieds dans les escaliers, et ce fut une très belle après-midi ordinaire.

À la maison, Ortie passait le plus clair de son temps seule, à éprouver les leçons de Tante Viv, à regarder les vieux films en noir et blanc de Maman, ou bien à rêvasser, assise au bord de la véranda, créant quelques-uns de ces mondes qu'on s'invente enfants. C'est ce qu'elle fit ce jour-là.

Elle avait développé une rêverie continue qui englobait toutes les autres, et racontait pour l'essentiel les aventures de Hulda et Leslie, sorcières inséparables vagabondant par le monde (le plus souvent, dans un décor qui ressemblait très fort au jardin qu'Ortie contemplait). C'étaient ses héroïnes. Hulda et Leslie étaient tour à tour des Playmobil, des Barbie, des Lego, des billes, des branches, des cailloux polis, ses propres pieds, et, le plus souvent, des figures invisibles debout, là, juste à côté. Elle aurait été bien incapable de dire où elle avait entendu ces noms-là pour la première fois, mais elle leur prêtait tour à tour sa voix et son cœur dans un exercice d'arrachement vertigineux qui la laissait épuisée. Elle pouvait faire ça pendant des heures. Elle était extraordinairement peu dérangée.

En effet, Épine, préadolescente aussi brillante que contradictoire, source infinie de portes claquées et d'effusions successives, remplissait 90 % de l'attention de leur mère.

Ronce, quant à elle, avait une façon bien personnelle d'occuper les 10 % restants. Ce que la famille avait d'abord pris pour un simple talent ogresque se révélait une spécialisation en anti-poison : la gosse se renforçait les gencives avec des billes d'argile, le sang avec des baies de belladone, l'estomac avec du Paic citron... sans parler de toute la faune et la flore qu'elle ingurgitait. Après l'anniversaire de ses trois ans, elle avait passé trois semaines à se rouler dans la boue sous la forme d'un énorme crocodile, et plusieurs animaux du voisinage avaient disparu. (On était venu sonner au portail.) Madame d'Alambrin, dans les premiers temps, devait constamment guetter l'ingestion de trop, celle qui, au lieu de faire à sa dernière de joyeux guilis dans le ventre, lui ferait vomir du sang en ébullition. Heureusement, d'après les observations d'Ortie, Ronce était à peu près incroyable.

D'ailleurs, il était désormais admis qu'au goûter l'on servait à sa mère un café serré, à Épine et à Ortie un lait fraise, et à Ronce un grand verre de javel. Cette sœur était une distraction sans fin. Avec Ortie, la buanderie était leur endroit préféré.

Ronce grimpa dans la machine à laver.

– Appuie sur le bouton.

– 30 °C ou 90 °C ?

– Éco. Après je dois aller jouer au grenier.

Accroupie dans le tambour métallique de la machine, Ronce lui sourit avec sérieux. Ortie referma le hublot, appuya sur Éco, et s'assit en face pour regarder sa petite sœur tourner. Elle entendait ses gloussements de plaisir, ses glouglous d'étouffement, ses cris de joie pendant l'essorage, ses soupirs lorsque la machine se vidait. Les montagnes russes à domicile, pour peu qu'on supporte la noyade – ce que Ronce d'Alambrin faisait très bien.

Tout ce temps, Ortie le passait à rêvasser. La buanderie donnait sur le jardin par une porte vitrée. Leslie et Hulda n'étaient jamais loin. Actuellement, elles combattaient une créature mystérieuse surgie d'une tombe ancienne (l'imagination d'Ortie était dans sa phase égyptienne), à coups de sortilèges rimés que

la petite sorcière tournait dans sa tête jusqu'à ce qu'ils soient parfaits.

*Va-t'en,  
monstre géant!*

*Retourne d'où tu viens,  
sale... vaurien!*

Ce n'était pas très au point.

– Ortie, où est votre sœur?

Ortie se tourna vers l'intérieur. Sa mère venait de surgir sur le seuil. Le bouton de la machine passa au vert. Ortie ouvrit le hublot, laissant Ronce dégouliner de joie sur le carrelage.

– Essayez-vous, Ronce, sourit Maman en attrapant une serviette pour tamponner les bouclettes humides. Je voudrais vous faire tester par Tante Antigone.

La petite resta sur le dos le temps que le monde arrête de tourner puis, se relevant d'un pas décidé, se dirigea vers le salon. Ronce étant inscolarisable, leur mère cherchait depuis quelque temps une bonne âme qui voudrait bien prendre en charge son éducation. Mais Ortie pensait qu'elle faisait un peu semblant et que, quoi qu'il arrive, elle la garderait à la maison, car Ronce était sa préférée.

(Ortie comprenait. Elle aussi, Ronce était sa préférée.)

Avant de quitter la buanderie, la petite se hissa très vite sur le tabouret et, de sa main potelée, attrapa un bonbon de lave-vaisselle, ceux qui sont croquants et rouges au milieu, son péché mignon.

Ortie se retourna vers le jardin.

Là devant, Leslie et Hulda avaient gribouillé un sort sur du papier. Avec des bonds tout droit sortis d'un shônen survitaminé, elles l'enfoncèrent dans la gueule de la créature mystérieuse. Celle-ci s'écroula, détruite et vaincue. Ortie eut un grand sourire satisfait; l'histoire était terminée.

– Tu t'ennuies pas?

C'était la voix d'Épine, apparue sur le seuil de la buanderie avec une paille dans son lait fraise.

- Pas du tout, répondit Ortie, légèrement offensée. Je joue.
  - Tu joues à quoi ?
  - Je pense à des trucs.
- Puis Ortie prit ses pieds dans ses mains.
- Quand même, j'aurais bien aimé inviter Corentin.
  - Hmm.
- Épine aspira son lait d'un air sévère.

*Les choses semblent toujours évidentes, a posteriori, songea Ortie depuis le plafond du souvenir. Bien sûr, sa mère faisait semblant de ne pas entendre quand Ortie parlait de Corentin, bien sûr, Épine aspirait son lait fraise d'un air sévère.*

*Jamais elle n'aurait pu, petite, imaginer qu'un garçon commun aux joues vanille puisse causer plus de soucis qu'une sœur qui se transforme en crocodile.*

## 5

### Le Secret

L'attention que demandaient ses sœurs laissait Ortie avec une paix royale et une éducation fragmentaire.

Aussi fut-elle prise au dépourvu lorsque sa mère éteignit le dessin animé du mercredi matin pour la toiser de toute sa hauteur.

– Ortie, mon enfant, nous devons parler de quelque chose d'important.

Omphale d'Alambrin était très impressionnante. Immense, plus longue et forte que les autres adultes, et la peau très foncée, d'un noir de rubis concentré, éthiopien (Ortie croirait longtemps que c'était là un adjectif signifiant « hypnotique »). Aucune de ses filles n'avait hérité de ce cachet secret. Épine était d'un caramel brillant, jolie comme un cœur, ses yeux en amande ajoutant à son portrait de métisse de publicité. Ortie et Ronce n'avaient pas le même père, a priori. Ortie avait déterminé, après de longues délibérations avec elle-même, que ses propres mains approchaient de la couleur du rooibos, ce rouge insaisissable qui scintillait légèrement dans la porcelaine (parfois, elle essayait d'imaginer par déduction à quoi ressemblait son géniteur, sous quelle nuance de Petit Gervais le colorier, peut-être Fraise, mais ce n'était vraiment pas sa rêverie préférée). Ronce enfin avait la peau la plus sombre des trois, d'un

brun violine de terrier chaud, c'était une petite fille des bois. Mais rien à voir avec le noir de nuit secrète de Maman, qui se pencha vers elle comme une cape prête à la recouvrir.

– Épine me dit que vous passez beaucoup de temps avec un garçon.

– Oui, c'est Corentin, répondit Ortie, tenant ses pieds entre ses mains.

– Et que vous l'entraînez souvent dans les buissons.

– C'est parce que c'est le meilleur endroit.

– Naturellement, concéda Maman de son ton de velours étouffant, celui qui vous emmaillotait tout entière. Mais, Ortie, vous savez que **vous ne devez pas trahir le Secret**.

La petite sorcière resta sans expression.

– Le *Secret*, mon enfant, gronda soudain sa mère, et Ortie, se recroquevillant, crut que le canapé allait l'avaler. Vous ne devez rien dévoiler de magique à Corentin, ni à aucun autre commun. C'est la première loi des sorcières. Si vous la trahissez...

Ortie sentit son Nord, celui qui la tirait en ce moment même depuis l'est de la ville, où Corentin habitait, se mettre à la pincer au niveau du nombril.

*Ce jour-là, des années plus tard, Ortie s'en souvenait parfaitement : elle avait ouvert la bouche pour protester, dire qu'elle ne savait jamais ce qui était magique ou non, mais elle l'avait refermée aussitôt, se rendant compte que c'était un mensonge. Le problème, c'est qu'elle n'avait compris ce qui était magique que récemment, au fur et à mesure, elle ne savait plus trop quand. Et d'un coup, voilà qu'elle avait trahi le Secret.*

Sa mère fronçait des sourcils terribles.

– Viviane ne vous en a pas parlé ?

– Si si.

– Si elle ne vous en a pas parlé, je vais devoir la Secouer.

– Ne la Secouez pas, Maman.

– Nous verrons...

Ortie frissonna, mais se redressa courageusement.

– Qu'est-ce que vous allez faire à Corentin ?  
– S'il pose problème, dit lentement sa mère, nous devons nous en occuper.

– Et s'il ne pose pas problème ?

– Vous n'avez pas l'air de comprendre, ma chère.

Ortie ne se sentait jamais aussi peu chérie que lorsqu'on l'appelait ainsi. Sa mère la fixa de ses yeux, qu'elle avait vairons, un vert un brun, mystérieux et incertains.

– Ce garçon, pour innocent qu'il paraisse, pourrait malgré lui attirer l'attention de sa communauté sur vos agissements, ce qui amènerait des communs à chercher des *explications* ou, pire, des *solutions*. **C'est la dernière chose que nous voulons.**

Ortie cligna des yeux sans les détourner. Elle avait en horreur les effets d'hypnose dont sa mère se servait.

– **C'est la dernière chose que nous voulons.** Répétez.

– La dernière chose que nous voulons, dit Ortie d'une petite voix.

– La dernière chose que nous voulons. Car *l'explication*, ils la trouveront chez les médecins, qui médicamentent tous les irréguliers et auraient tôt fait de vous mettre, vous et Corentin, dans des chambres capitonnées. Et c'est... ?

– La dernière chose que nous voulons.

– Quant à la *solution*, ils la trouveront chez les Chasseurs. Vous savez ce qu'ils font, les Chasseurs de sorcières, ma chère ?

– Ils nous brûlent.

– À la fin, oui. Ils brûlent notre corps, et notre Nord avec lui. Mais ils ont de nombreuses idées pour nous guérir de Satan, qui varient selon les paroisses. Démonstration.

Maman fit apparaître une poupée. (Ortie fut soulagée : elle appartenait à Épine.)

– Ils nous noient d'eau bénite.

La poupée explosa d'eau par l'estomac.

– Ils nous arrachent les grains de beauté, et toutes les autres marques de beauté.

La poupée fut magiquement énucléée, l'un de ses yeux sautant directement sur les genoux d'Ortie.

– Ils nous font « femmes » s’il leur plaît, se référant aux pouvoirs fantasmés de leur vit, qui reste encore leur arme de prédilection dans toutes les guerres.

La poupée fut Secouée comme par un courant électrique. Ortie – qui n’avait rien compris – n’avait jamais été aussi terrifiée; la scène elle-même tressauta dans sa mémoire, saccadée.

– Enfin, ils nous brûlent.

La poupée s’enflamma dans un geyser orangé, flotta ainsi devant les yeux d’Ortie, puis tomba sur le tapis devant la télé, où elle acheva de se consumer. La petite sorcière fixa les membres de plastique fondu, le ventre de coton carbonisé.

– Et cela, gronda Maman, c’est si nous avons la chance de ne pas tomber sur des Chasseurs avertis, des plus anciennes castes, qui commencent par le nombril.

Ortie serra ses deux mains sur son nombril.

Le feu mit plusieurs minutes à s’éteindre, léchant goulûment tout le coton avant de s’arrêter, rassasié, au bord des membres roses qu’il eut l’air de garder pour plus tard.

Le coucou de l’entrée sonna. Ortie sursauta.

– C’est l’heure de votre leçon chez Viviane.

Ortie se leva mais, glacée jusqu’aux entrailles, resta raide devant le cadavre de la poupée.

– Et, demanda-t-elle d’une minuscule voix, s’il ne pose pas problème? Coentin. S’il ne dit rien?

Maman s’approcha d’elle, posa une main sur son épaule, chaude et dure comme une griffe.

– S’il est sage, alors tout ira bien. Mais s’il ne l’est pas...

– C’est la dernière chose que nous voulons, compléta Ortie. Elle sentit la griffe serrer son épaule.



## 6

# La sorcière coupée en deux

– Tu es bien chiffon.

Tante Viv mâchouillait un cul de cigare éteint depuis une heure au moins, observant son élève avec attention. Ortie n'écoutait rien, se trompait dans toutes ses manipulations, et semblait constamment au bord des larmes. Bien sûr, elle avait six ans, ce qui pouvait expliquer. Mais la vieille ne l'avait jamais vue dans cet état.

– Ta mère t'a disputée, hé? Ton Corentin ne veut plus jouer avec toi?

Ortie s'immobilisa, contente et fâchée à la fois d'être si bien comprise.

Tante Viv lui jeta un coup d'œil, puis alla fermer la véranda qu'elles avaient ouverte pour leurs exercices météorologiques.

– La maîtrise de la pluie, ce ne sera pas pour aujourd'hui. Fi! De toute façon, mes bégonias sont noyés.

Elle se rassit face à Ortie et la détailla de haut en bas, prenant la mesure des dégâts.

– Tu sais, dit-elle au bout d'un moment, les enfants sont trop petits pour des émotions aussi grandes. Vaut mieux les faire sortir. Si ça se met à déborder, le risque c'est de se dédoubler. Une deuxième Ortie sortira de la première, pleine de toute la joie que tu auras chassée à force de te remplir de chagrin. Et après, tintin pour la récupérer. Elle fera sa vie de son côté.

Ortie leva finalement les yeux, sourcils froncés.

– C'est vrai ?

– Si c'est vrai ? Hé !

La vieille cracha dans son mouchoir, puis ralluma son cigare.

– C'est arrivé à une sorcière que je connais. Vers vingt ans, elle s'est entichée d'une femme à peine plus âgée. Une commune. Je t'ai prévenue que ce n'était pas une bonne idée, de tomber amoureuse d'un commun, hein ?... Elle aussi avait été prévenue – par une vieille Tante qui sentait fort le gin, pas le cigare. Hé hé.

Elle fit rougeoyer son cigare.

– Mais les rêves des enfants, on ne peut pas les contrôler, et faut savoir qu'à vingt ans, Ortie, on est toujours un enfant. Les meilleurs d'entre nous, en tout cas. Et ces deux-là rêvaient très fort de s'aimer. Personne n'aurait pu les en empêcher.

– ... Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Ça a mal tourné. Il y a plusieurs façons d'entrer dans la vie d'une sorcière et aucune n'est vraiment satisfaisante pour qui veut conserver sa liberté ; c'est un problème qu'on n'a jamais été fichues de régler. Elles ont vécu ensemble quelque temps... et puis, elles ont fini par être séparées. Ça devait arriver.

Tante Viv pencha sur Ortie ses grands yeux cireux et l'admonesta de son cigare pelé. Un peu de cendre neigea entre elles.

– Quand une sorcière tombe amoureuse d'un commun, elle perd le Nord ; quand un commun tombe amoureux d'une sorcière, il se perd lui-même.

Ortie resta songeuse.

– Et cette sorcière, elle s'est coupée en deux de chagrin ?

– Dédoublée, parfaitement. Une horrible jumelle guillerette est apparue, ne lui laissant que ses larmes.

– Mais c'est mieux, non ? Au moins, elle a une copine.

– Aaah, mon bébé... C'est le *pire* qui pouvait leur arriver. D'abord parce qu'une autre version de toi-même n'est jamais une amie. Tu te vois taper la discute avec ton reflet ? Ensuite parce qu'aucune d'elles n'est vraiment complète, ni la première ni la deuxième. Et dans ces conditions, le bonheur leur est interdit.

Tante Viv écrasa enfin son cigare. Ortie avait toujours l'impression qu'un rideau tombait sur la conversation lorsqu'elle faisait cela. Qu'on n'était pas loin du «Cht! Une sorcière ne pose pas de questions!». Mais pas cette fois.

– Bref. Faut pas garder ce qui te chiffonne en toi.

Tante Viv alluma un nouveau cigare.

– Pleure un coup, Ortie.

La petite sorcière ouvrit la bouche pour protester qu'elle n'avait pas du tout envie de pleurer, mais ce qui sortit fut un hoquet serré. Et, juste derrière, un vagissement incontrôlé. Elle se retrouva dans les bras maigres de Tante Viv, le nez écrasé contre une poitrine cireuse qui sentait le tabac fleuri.

Puis, sans voir comment, elle fut à nouveau assise à sa place sur le sofa d'en face, légère et lourde à la fois. Un temps flou s'était écoulé.

– Ça va mieux, mon bébé?

Curieusement, oui. Elle avait un peu perdu de vue la poupée carbonisée et les menaces de sa mère, se sentait lavée. Mais un point noir demeurait.

– Tante Viv, les Chasseurs?

– Quoi, les Chasseurs?

Elle tourna la question dans sa tête, pleine de confusion. Elle avait compris que la menace venait du Secret, qu'il ne fallait surtout pas révéler... mais l'image folle d'un Chasseur, torche en main, couteau entre les dents, ne voulait pas la quitter.

– Est-ce qu'ils peuvent m'attraper?

– Les Chasseurs de sorcières? C'est ta mère qui t'a parlé de ça?... Écoute, faut pas t'inquiéter. Les Chasseurs sont stupides et ta mère est une dragonne. Il ne va rien t'arriver.

Comme la petite n'avait pas l'air tranquillisée, Tante Viv posa son cigare le temps de lui servir un bol de lait.

– Et puis, il y a le Consulat, tu sais. Le Consulat des sorcières est très organisé, il nous protège, et il chasse lui-même les Chasseurs de sorcières.

– C'est vrai?!

*Mille Pertuis*  
*Livre 1. La sorcière sans nombril*

Julia Thévenot



Quand, du haut  
de ses quinze ans, Ortie  
se retournait sur son enfance,  
c'était là qu'elle se retrouvait :  
sur le sofa de Tante Viv, entre ses  
deux sœurs. Épine, préadolescente aussi  
brillante que contradictoire, source infinie  
de portes claquées, qui remplissait 90 %  
de l'attention de leur sorcière de mère.  
Et la petite Ronce, qui avait une façon  
bien personnelle d'occuper les 10 %  
restants. C'est à cette époque-là  
que tout a vrillé. Là qu'Ortie a  
commis un impair de catégorie  
supérieure, qui lui a pavé  
la voie vers de très sérieux  
problèmes.

Premier tome d'un diptyque  
de fantasy inventif, chaleureux et  
trash : une histoire de sorcières  
qui renouvelle le genre,  
par l'autrice de *Bordeterre*.

Cette édition électronique du livre  
*Mille Pertuis - Livre 1. La sorcière sans nombril*  
de Julia Thévenot  
a été réalisée le 25 juillet 2023  
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani  
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
(ISBN: 978-2-07-517900-3 - Numéro d'édition: 549775).

Code produit: U48788 – ISBN: 978-2-07-517902-7  
Numéro d'édition: 549777

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.